

LA PETITE DERNIÈRE

Sur l'auteure

Fatima Daas est née en 1995 à Saint-Germain-en-Laye. Ses parents, venus d'Algérie, se sont installés à Clichy-sous-Bois. Elle grandit dans la petite ville de Seine-Saint-Denis, entourée d'une famille nombreuse. Au collège, elle se rebelle, revendique le droit d'exprimer ses idées et écrit ses premiers textes. Au lycée, elle participe aux ateliers d'écriture conduits par Tanguy Viel. Encouragée par l'écrivain et sa professeure de français, elle s'inscrit au master de Création littéraire de Paris 8. Elle se définit comme féministe intersectionnelle. *La petite dernière* est son premier roman.

Fatima Daas

LA PETITE DERNIÈRE

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2020

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-650-4

Je m'appelle Fatima.

Je porte le nom d'un personnage symbolique en islam.

Je porte un nom auquel il faut rendre honneur.

Un nom qu'il ne faut pas « salir », comme on dit chez moi.

Chez moi, salir, c'est déshonorer. *Wassekb*, en arabe algérien.

On dit *darja*, *darija*, pour dire dialecte.

Wassekb : salir, foutre la merde, noircir.

C'est comme « se rapprocher » en français, c'est polysémique.

Ma mère utilisait le même mot pour me dire que j'avais sali mes vêtements, le même mot quand elle rentrait à la maison et qu'elle trouvait son Royaume en mauvais état.

Son Royaume : la cuisine.

Là où l'on ne pouvait pas mettre les pieds ni la main.

Ma mère détestait que les choses ne soient pas remises à leur place.

Il y avait des codes dans la cuisine, comme partout ailleurs, il fallait les connaître, les respecter et les suivre.

Si l'on n'en était pas capable, on devait se tenir à l'écart du Royaume.

Parmi les phrases que ma mère répétait souvent, il y avait celle-ci : *Makènch li ghawèn, fi hadi dar, izzèdolèk.*

Ça sonnait comme une punchline à mon oreille.

« Il n'y a personne pour t'aider dans cette maison, mais on t'en rajoute. »

En tordant mes orteils dans mes chaussettes hautes, je rétorquais souvent la même chose.

– Il faut me le dire si tu as besoin d'aide, je ne suis pas voyante, je ne peux pas le deviner.

À quoi ma mère répondait du tac au tac qu'elle n'avait pas besoin de « notre » aide. Elle prenait bien soin de dire « notre », une manière de rendre son reproche collectif, d'éviter que je ne le prenne personnellement, que je ne me sente attaquée.

Ma mère a commencé à cuisiner à l'âge de quatorze ans.

D'abord, des choses qu'elle nomme *sabline* : faciles.

Du couscous, de la *tchouktchouka*, du *djouwèz*, des tajines d'agneau aux pruneaux, des tajines de poulet aux olives.

À quatorze ans, je ne savais pas faire mon lit.

À vingt ans, je ne savais pas repasser une chemise.

À vingt-huit ans, je ne savais pas faire de pâtes au beurre.

Je n'aimais pas me retrouver dans la cuisine, sauf pour manger.

J'aimais bien manger, mais pas n'importe quoi.

Ma mère cuisinait pour toute la famille.

Elle élaborait des menus en fonction de nos caprices.

Je refusais la viande, j'avais du poisson ; mon père ne pouvait pas faire sans, son assiette n'en manquait pas.

Si Dounia, ma grande sœur, avait envie de frites plutôt que d'un repas traditionnel, elle l'obtenait.

D'aussi loin que je me souviens, je vois ma mère dans la cuisine, les mains abîmées par le froid, les joues en creux, en train de dessiner un bonhomme avec du ketchup sur mes pâtes, décorer le dessert, préparer le thé, ranger les poêles dans le four.

Il ne me reste qu'une seule image : nos pieds sous la table, la tête dans notre assiette.

Ma mère aux fourneaux, la dernière à s'installer.

Le Royaume de Kamar Daas, ce n'était pas mon espace.

Je m'appelle Fatima Daas.

Je porte le nom d'une Clichoise qui voyage de l'autre côté du périph pour poursuivre ses études.

C'est à la gare du Raincy-Villemomble que j'attrape le journal *Direct Matin* avant de prendre le train de huit heures trente-trois. Je lèche mon doigt pour faire défiler les pages efficacement. Page 31, en grand titre : Se détendre.

En bas de la météo, je trouve mon horoscope.

Je lis, sur le quai, mon horoscope de la journée et celui de la semaine.

Si tu veux pouvoir supporter la vie, sois prêt à accepter la mort (Sigmund Freud).

Votre climat astral : Ne vous minez pas si vous ne pouvez pas rendre service à tous ceux qui vous le demandent, pensez à vous ! Réfléchissez avant de vous lancer dans des projets de grande ampleur, ne confondez pas votre optimisme avec forme olympique.

TRAVAIL : Il faudra prendre des décisions énergiques. Votre réalisme sera largement votre meilleur atout aujourd'hui.

AMOUR : Si vous êtes en couple, faites attention de ne pas décourager votre conjoint par vos demandes excessives.

Si vous êtes seule, vous pourrez rêver au prince charmant, mais ne vous attendez pas à le croiser au coin de la rue.

Je parcours ensuite les malheurs du monde en essayant de renoncer au désir d'observer les personnes dans le train.

Pas un jour ne passe sans que des passagers refusent d'avancer dans les couloirs. Le matin, je répète la même formule pas magique : « Pouvez-vous avancer, s'il vous plaît ? Il y a des personnes qui souhaitent aller au travail, comme vous. »

En fin de journée, je change de ton.

Je supprime volontairement les marques de politesse.

Ces passagers qui n'avancent pas dans les couloirs sont les mêmes qui s'apprêtent à descendre aux deux prochaines stations : à Bondy ou à Noisy-le-Sec.

Leur astuce : rester postés près des portes de sortie pour ne pas rater leur arrêt.

Dans le bus, je veille à ce que la femme avec son enfant, la femme enceinte, la femme âgée ait une place.

Je porte mon attention exclusivement sur les femmes.

Je me sens obligée de jouer à la justicière, de défendre les autres, de parler à leur place, de porter leurs paroles, de les rassurer, de les sauver.

Je n'ai sauvé personne, ni Nina ni ma mère.

Ni même ma propre personne.

Nina avait raison.

C'est malsain de vouloir sauver le monde.

Je m'appelle Fatima Daas, mais je suis née en France, dans le 78, à Saint-Germain-en-Laye.

Je viens au monde par césarienne à la clinique Saint-Germain dans la rue de la Baronne-Gérard.

Césarienne, du latin *caedere* : « tailler » ; « couper ».
Incision de l'utérus.

Après ma naissance, à trente ans, ma mère fait un infarctus.

Je m'en veux d'être née.

On m'extrait du ventre de ma mère à l'aube.

Je ne nais pas asthmatique.

Je le deviens.

J'entre officiellement dans la catégorie des asthmatiques allergiques à l'âge de deux ans.

À l'adolescence, j'entends pour la première fois le mot « sévère » pour qualifier mon infirmité.

Je comprends à dix-sept ans que je suis porteuse d'une maladie invisible.

Mon plus long séjour à l'hôpital dure six semaines.

Ma sœur Dounia dit que je suis une éponge.

Il m'a fallu du temps pour savoir que mes crises respiratoires pouvaient être déclenchées par des émotions.

Je dois suivre un traitement médical, régulier, à vie.

Seretide : deux fois par jour, une bouffée le matin, une bouffée le soir.

Inorial : un comprimé le matin.

Singulair : un comprimé le soir.

Ventoline : en cas de gêne respiratoire.

Je m'appelle Fatima.

Fatima est la plus jeune des filles du dernier prophète, Mohammed – *Salla Allah alayhi wa salam*, paix et salut sur lui –, et de sa première femme, Khadidja.

Je m'appelle Fatima.

Dieu seul sait si je porte bien mon prénom.

Si je ne le sais pas.

Fatima signifie « petite chamelle sevrée ».

Sevrer, en arabe : *fatm*.

Cesser l'allaitement d'un bébé ou d'un jeune animal pour le faire passer à une nouvelle alimentation. Se sentir frustré, séparer quelqu'un de quelque chose ou quelque chose de quelqu'un ou quelqu'un de quelqu'un.

Comme Fatima, j'aurais dû avoir trois sœurs.

Une de mes sœurs perd la vie quelques heures après sa naissance.

Elle s'appelait Soumya.

Fatima est désignée par son père comme la plus noble des femmes du paradis.

Le prophète Mohammed – que la paix de Dieu et Ses bénédictions soient sur lui – a dit un jour : « Fatima

est une partie de moi, celui qui lui porte atteinte me porte atteinte. »

Mon père ne dirait pas une chose pareille.

Mon père ne me dit plus grand-chose.

Je m'appelle Fatima.
Je suis une petite chamelle sevrée.
Je suis la *mazoziya*, la dernière.
La petite dernière.
Avant moi, il y a trois filles.
Mon père espérait que je serais un garçon.
Pendant l'enfance, il m'appelle *wlidi*, « mon petit fils ».
Pourtant, il doit m'appeler *benti*, ma fille.
Il dit souvent : « Tu n'es pas ma fille. »
Pour me rassurer, je comprends que je suis son fils.

Ma mère m'habille jusqu'à mes douze ans.
Elle me fait porter des robes à fleurs, des jupes patineuses, des ballerines, j'ai des serre-tête de différentes couleurs, en forme de couronnes.

Toutes les petites filles ne veulent pas être des princesses, maman.

Je déteste tout ce qui se rapporte au monde des filles tel que ma mère me le présente, mais je ne le conscientise pas encore.

Mon père m'accompagne à l'école, parfois.
Il ne vérifie pas mes devoirs.
Il ne me demande pas ce que j'ai appris.
Il compte sur ma mère pour le faire.

Ma mère dit souvent : « Je fais mon *wajeb*. »
Le *wajeb* : le rôle.
Son rôle de mère.

Un rôle : fonction remplie par quelqu'un ; attribution assignée à une institution. Ensemble de normes et d'attentes qui régissent le comportement d'un individu, du fait de son statut social ou de sa fonction dans un groupe.

Mon père ne parle pas de son *wajeb*.

Ma mère préfère que je mette des brassières plutôt que des soutiens-gorge, elle trouve ça moins « précipité ».

Elle ne veut pas non plus que je m'épile.

Dounia lui dit de m'autoriser à m'épiler sous les bras, au moins, en attendant que je grandisse.

Elle répète que j'ai le temps pour ça.

Avant l'adolescence, mon père me chantait des chansons.

Il me racontait des histoires, aussi.

Loundja ! Loundja, la princesse aux cheveux d'or.

Mon père commençait toujours son histoire par : Il était une fois.

Il était une fois Loundja.

Une princesse emprisonnée depuis toute petite par *el ghoula*, l'ogresse, dans la plus haute tour de sa forteresse où il n'y avait ni porte ni fenêtre. L'ogresse utilisait les longs cheveux de Loundja pour escalader la tour.

Un soir, sans grande surprise, un prince la découvre.

Il tombe amoureux. Il revient la sauver. Il l'épouse.

Comme dans beaucoup d'histoires, Loundja et le prince se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Ce que j'aimais le plus, c'était le temps que mon père prenait pour décrire avec précision les longs cheveux dorés de Loundja.

Quand il ne me racontait pas l'histoire de Loundja, il retraçait le récit du prophète Youssef – *Alayi Salem*, que le salut soit sur lui.

Il insistait sur l'anecdote des frères du prophète. Rongés par la jalousie, ils avaient décidé de jeter Youssef dans les profondeurs d'un puits.

Mon père me chuchotait à l'oreille : « *Balak yiderolek kima Youssef.* » Attention que tes sœurs ne te fassent pas la même chose !

J'avais du mal à faire la différence entre l'humour et les mises en garde de mon père.

En début d'après-midi s'imposait l'épisode de la sieste.

Je faisais des crises pour qu'on ne m'oblige pas à dormir.

Puis, j'ai fini par comprendre que pour avoir ce que je désirais, il fallait ruser.

J'avais trouvé l'astuce. Sans larmoiement, sans même dépenser d'énergie.

Et ça fonctionnait à chaque fois.

Mon père m'emmenait dans le salon, on s'allongeait côte à côte devant la télé, ma tête sur son épaule. Ma main sur sa tête.

C'est mon père qui s'endormait le premier.

Il faisait la sieste que je devais faire.

Je rejoignais Dounia et Hanane qui jouaient dans le jardin.

Ma mère était encore dans la cuisine.

Je m'appelle Fatima.

Je suis asthmatique allergique.

Les médecins disent que je ne prends pas « sérieusement » mon traitement.

Il m'arrive d'oublier mon traitement.

De décider d'arrêter de le prendre à cause des effets indésirables.

De décider d'arrêter de le prendre pour d'autres raisons.

À l'inverse, de ne pas respecter les doses prescrites, d'inhaler plusieurs bouffées de Ventoline, ce qui provoque de la tachycardie.

J'ingurgite les mêmes médicaments, plusieurs fois par jour, depuis le début de ma vie, et cela risque de s'étendre dans le temps.

Ils disent qu'oublier mon traitement, c'est refuser de prendre soin de moi, de mon corps, de ma santé.

« Ils » : ceux qui ont essayé de me faire comprendre ma maladie, que je ne comprends pas.

Pneumologues, médecins, infirmiers, kinés.

Je pense à Monique Lebrun, mon médecin traitant, qui m'a accompagnée pendant dix ans, jusqu'à ce qu'elle parte à la retraite.

Elle, celles et ceux que j'ai croisés dans les hôpitaux avec leurs blouses blanches ou bleues, celles et ceux qui m'ont appris à respirer correctement, comme les autres.

– Tu es prête ? Allez, on y va. Inspire par le nez en remplissant tes poumons d'air. Maintenant, expire par la bouche, voilà, tout doucement. Voilà, c'est ça, comme ça, très bien, ma belle.

Je détestais qu'on m'appelle « ma belle ».

Les trois quarts du temps, en consultation, je ne comprends rien à ce que dit Monique. J'ai l'impression qu'elle est restée bloquée au XIX^e siècle.

Elle cite Baudelaire et Rimbaud.

Elle parle la même langue qu'eux.

Docteur Lebrun porte des chemises qu'elle boutonne en entier.

Je n'arrive pas à apercevoir son cou.

Je l'imagine alors.

Je suis incapable de m'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs à sa poitrine qui retombe.

Impossible de distinguer ses seins ronds de son ventre mou.

Ses lunettes restent suspendues comme un collier autour de son cou.

Elle a les mains qui tremblent quand elle me donne mon ordonnance.

Le 24 novembre, Monique décide d'augmenter les doses de mon traitement.

Passage obligatoire du Seretide Diskus 250 au Seretide Diskus 500.

Je m'appelle Fatima Daas.
Je suis française.
Je suis d'origine algérienne.
Mes parents et mes deux grandes sœurs sont nés en Algérie.

Je suis rebeu, donc musulmane.
Ma mère est musulmane.
Mon père est musulman.
Mes sœurs, Dounia et Hanane, sont musulmanes.
Nous sommes une famille d'Arabes musulmans.
Nous aurions dû être une famille de six Arabes musulmans.

La première fois que ma mère me parle de la mort de notre grande sœur, Soumya, je lui dis que Soumya a de la chance.

Dans la religion musulmane, si un enfant meurt, il accède au paradis.

Alors je priais pour être une Soumya moi aussi.
Je savais que je n'allais pas être ce qu'on appelle une bonne, une vraie musulmane.

Ma mère dit qu'on naît musulman.
Je crois pourtant que je me suis convertie.
Je crois que je continue à me convertir à l'islam.

J'essaie d'être au plus proche de ma religion, de m'en approcher, d'en faire *a way of life*, un mode de vie.

J'aime me retrouver sur mon tapis de prière, sentir mon front sur le sol, me voir prosternée, soumise à Dieu, L'implorer, me sentir minuscule face à Sa grandeur, à Son amour, à Son omniprésence.

Je m'appelle Fatima.

Je porte le nom d'une Clichoise qui passe plus de trois heures par jour dans les transports.

Dans le RER, une main maigrichonne se cramponne à la porte.

Un homme tient une gourde vert fluo.

Please mind the gap between the train and the platform.

Les passagers debout essaient de tenir en équilibre.

Tu peux t'accrocher à la barre de maintien, t'appuyer contre les portes, t'adosser aux vitres et guetter les passagers qui s'apprêtent à libérer leur siège. Ou agripper le bras d'un ami, si tu en as un.

Por favor, no olvide recoger todo su equipaje.

Il y a celles qui comptent les stations.

Ceux qui se disputent au téléphone.

Celles et ceux qui portent des sacs à dos.

Celles qui rient fort, que l'on remarque.

Ceux qui louchent sur l'écran du voisin.

Ceux qui, assis, plongés dans leur téléphone, leur tablette ou leur livre font abstraction de ceux qui les entourent.

Il y a les poussettes et les valises.

« Un incident a été signalé, la circulation des trains est momentanément interrompue. »

Je m'appelle Fatima Daas, mais je suis née dans les Yvelines.

Quand j'ai huit ans, nous quittons le 78 pour le 93.

Nous quittons Saint-Germain-en-Laye pour emménager dans une ville de musulmans : Clichy-sous-Bois.

En dehors de ma famille, à Clichy-sous-Bois, les personnes avec qui je grandis, le voisinage, les amies, les camarades de classe sont presque tous des musulmans. Alors, je n'ai pas de mal à être une « musulmane ».

À huit ans je pense que :

Tout Maghrébin est musulman.

Les musulmans sont ceux qui ne mangent pas de porc et font le ramadan.

Jeûner, c'est se mettre à la place des personnes qui n'ont pas de quoi manger.

Les musulmans ne boivent pas.

Les Maghrébins se marient, ils ont des enfants, puis des petits-enfants.

Je suis à l'école élémentaire lorsque je fais le ramadan pour la première fois.

C'est l'hiver.

Je ne jeûne pas tout le mois, je jeûne à ma manière :
des demi-journées.

Je déteste manger le matin.

J'ai la nausée, je ne prends pas de petit déj, même
quand ma mère insiste.

Parfois elle reste dans la cuisine pour vérifier que j'ai
bien bu le bol de lait qu'elle m'a préparé.

Dès qu'elle a le dos tourné, j'en profite pour le jeter
dans le lavabo.

La première fois que je fais le ramadan, je comprends
tout de suite ce qu'est le sentiment d'appartenance.

Comme toute ma famille, je jeûne.

À onze heures trente, je termine l'école.

Je rentre chez moi.

Ma mère me demande si je tiens le coup.

Mon estomac répond à ma place :

« Il reste de la chorba et des bricks d'hier ? »

Je m'appelle Fatima Daas.
Mon père s'appelle Ahmed. *Ahmad* : digne d'éloges.
Ma mère, Kamar, la lune.

Il a les yeux noirs, Ahmed, comme moi.
On a les mêmes yeux.
Les yeux noirs existent.

Ahmed fait plus de deux mètres. Chaque jour, en passant la porte, il doit penser à baisser la tête, toutefois ça lui arrive d'oublier, alors il se cogne au mur.

Derrière lui, je ris doucement. Ma mère aussi.

Kamar Daas sent la camomille. Ma mère a un très bon odorat.

Lorsque j'ai commencé à fumer, elle l'a tout de suite senti.

Dehors, Ahmed marche la tête haute et le torse bombé.

Kamar, le regard au sol.

Elle a un nez grec et des narines à peine entrouvertes.

Parfois, j'ai envie d'appeler Ahmed Daas, *Abi*, « mon père », et parfois je n'y arrive pas.

Ma mère est plus petite que moi, elle mesure moins d'un mètre soixante-six. Elle a de grosses joues roses et des mains de maçon.

Mon père a huit frères et sœurs. Ma mère, dix.

Ma mère a quitté sa famille pour suivre mon père en France.

Ma mère n'est pas qu'une simple femme au foyer, pas qu'une simple mère au foyer, pas qu'une simple mère.

Je m'appelle Fatima Daas.

Je suis née par césarienne à la clinique Saint-Germain de la rue de la Baronne-Gérard.

Césarienne, *caedere* : tailler, couper.

Incision de l'utérus.

À vingt-cinq ans, je fais la rencontre de Nina.

Nina, du celte « sommet », de l'hébreu « grâce ».

Sainte Nina a propagé la religion chrétienne dans toute la Géorgie au IV^e siècle.

Mais Nina Gonzalez n'est ni sainte ni chrétienne.

Je crois que Nina est un personnage symbolique dans mon histoire.

La première fois que je vois Nina, elle m'intrigue tout de suite.

Elle met les mains dans les poches arrière de son jean.

Ses lunettes de soleil, sur la tête, retiennent ses cheveux.

Quand elle n'a pas ses lunettes de soleil, elle laisse une mèche recouvrir une partie de son visage. Alors, on ne voit plus qu'un œil.

Celui de droite.

Il est surmonté d'un sourcil foncé, de la même teinte que ses cheveux.

Nina se cache sous des vêtements sombres.
Noirs.

On lui attribue différentes origines, mais pas les bonnes.

Elle répond oui quand une collègue lui demande si elle a « du sang indien », oui si quelqu'un d'autre pense qu'elle est haïtienne.

Elle a un corps svelte, dynamique.
Une démarche souple et légère.
Elle ne s'assied pas, Nina.
Pas longtemps.
Le plus souvent, elle est mouvement.

Elle fume des roulées, elle boit du café.
Elle fume des joints et boit de la bière.
Quand elle ne fume pas des roulées, elle fume des Marlboro Red.

Elle a le regard fragile, pas sûr, pas certain, dur et délicat, doux.

Des yeux marron, presque noirs, ténébreux.
Elle oscille entre légèreté et sérieux.
Elle rit de tout, des autres et surtout d'elle-même.
Elle dit que le rire protège.
Elle ne répond pas aux questions.
Elle dit qu'elle ne sait pas pourquoi elle ne répond pas aux questions.

Je pense que c'est parce qu'elle doute de moi, des autres et surtout d'elle-même.

Nina est la seule à me demander si ça va, plusieurs fois dans la même phrase, à plusieurs reprises dans la même journée.

Elle me laissera des souvenirs un peu partout à Clichy-sous-Bois, à Paris et ailleurs.

Nina est assise à ma gauche.

Je suis assise à sa droite.

Nous sommes sous un arbre, les branches prosternées nous entourent.

Le ciel est découvert, le soleil frappe fort.

La canicule aussi.

Un pigeon passe.

Il attire mon attention, la sienne aussi, nous nous retournons ensemble, au même moment, comme pour le regarder s'éloigner.

Je cesse de regarder le pigeon.

Je la vois, elle, le regarder encore.

Des coups de vent traversent nos corps.

Elle dit : « Ça fait du bien » en souriant.

Je la regarde.

Je répète bêtement « Ça fait du bien ».

Je me revois assise au même endroit, avec quelqu'un d'autre.

Un garçon que je ne regardais pas.

Je m'appelle Fatima.
Fatima, petite chamelle sevrée.

Avant mes dix-neuf ans, je décide de m'inscrire à l'école de l'asthme.

L'école de l'asthme est un concept créé en 1991 par l'association Asthme & Allergies, elle vise à donner une éducation thérapeutique moins ennuyante que des cours théoriques.

Avant d'y aller, je lis quelques brochures pour savoir à quoi m'attendre.

J'apprends que cette formation permet de mieux connaître ma maladie et de la contrôler.

L'école t'apprend à devenir *acteur de ta prise en charge*, à *mieux maîtriser les déclenchements*, à *prévoir et éviter l'apparition d'une crise d'asthme* ou à *empêcher qu'elle ne s'aggrave*, et, surtout, on t'enseigne à *accepter la maladie*.

Je m'appelle Fatima.

Je porte le nom d'un personnage symbolique en islam.

Je porte un nom qu'il ne faut pas salir, un nom que je dois honorer.

Je m'appelle Fatima et je sens Dieu partout où je vais, partout où je suis.

Je sens Sa grâce m'envelopper.

Quand je sors de chez moi le matin, je récite une prière :

« Je commence par le nom d'Allah, je me fie à Allah. Il n'est de protection, il n'est de force que par Allah. Ô Allah, je Te demande de me garder d'égarer autrui ou d'être égarée par autrui. Je Te demande de me garder de tomber dans le péché ou d'être poussée dans le péché par autrui. Je Te demande de me garder de commettre une injustice ou de subir moi-même une injustice. »

Je m'appelle Fatima Daas.
Je suis une menteuse.
Je suis une pécheresse.

À l'école primaire, je dis à Alexandra et à Amina que
je suis amoureuse d'un garçon.
Ce sont mes meilleures amies du moment.
Le garçon s'appelle Jack.
Il est français.
Il est blond aux yeux verts.

À la maison j'écris sur la buée de la vitre : « Fatima
+ Jack = Amour. »

Jack n'est pas amoureux de moi.
Je ne suis pas amoureuse de Jack.

Mais je souhaite avoir un amoureux, comme Alexandra
et Amina.

Alexandra est portugaise catholique, son élu s'appelle
Daniel.

Amina est algérienne musulmane, mais ce n'est pas
marqué sur son front.

Tout le monde dit que sa famille est « francisée »,
parce que Amina va au conservatoire de musique à
Livry, elle fait du piano et aussi de la gym.

Sa mère ne porte pas le voile.
Son père n'a pas de longue barbe.